

Le legs Morrice au M.B.A.

Jean-Pierre Duquette

Jacques Ferron

Volume 8, numéro 3, printemps 1983

URI : id.erudit.org/iderudit/200411ar

DOI : [10.7202/200411ar](https://doi.org/10.7202/200411ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN 0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duquette, J. (1983). Le legs Morrice au M.B.A. *Voix et Images*, 8 (3), 525–527. doi:10.7202/200411ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ARTS

Le legs Morrice au M.B.A.

par Jean-Pierre Duquette, Université McGill

Les grands musées d'art européens ou américains ont l'habitude d'enrichir leurs collections grâce à des donations ou des legs souvent prodigieux (rien que pour le Louvre, pensons aux oeuvres capitales cédées par les La Caze, Camondo, Beistegui, Gourgaud...). La faramineuse dation Picasso, effectuée en paiement des droits de succession, fondera même à Paris tout le musée consacré au géant espagnol, et qui formera le plus extraordinaire ensemble d'oeuvres du peintre jamais réuni. De même qu'on ne prête qu'aux riches, force est de constater que les collections privées importantes sont généralement rassemblées ou augmentées par des héritiers comblés ou par de grosses fortunes récentes. Et s'il est tout de même assez fréquent qu'un mécène "donne" à l'un ou l'autre de nos musées un tableau ou une sculpture, contre reçus pour fins d'impôts (échange de bons procédés...), il est infiniment plus rare que des collectionneurs chevronnés cèdent un ensemble complet des trésors qu'ils ont patiemment et amoureusement accumulés tout au long de leur existence. C'est pourtant ce qui vient de se produire au Musée des beaux-arts de Montréal, avec le legs Morrice.

Il s'agit en fait d'une double collection, celle de David R. Morrice et de sa soeur Éléonore. Le nom de Morrice n'est pas apparu avant-hier dans l'actualité et le monde des arts à Montréal: leur grand-père, marchand écossais à la fortune confortable, était déjà un collectionneur reconnu, et il s'intéressa de très près à ce qui était au tournant du siècle la *Art Association of Montreal*, dont les salles étaient situées Square Phillips; au début des années 1910, il est un de ceux qui présideront au déménagement des collections là où se trouve aujourd'hui le Musée, et dont elles formeront le premier noyau. Ses enfants seront aussi collectionneurs, et ses petits-enfants, et tous donneront régulièrement au Musée des beaux-arts tableaux et objets qui viendront agrandir les fonds, en plus de verser leur quote-part aux campagnes de souscription et de travailler activement dans les comités du Musée. On connaît de plus le peintre de la famille, James Wilson Morrice, qui passa une grande partie de sa vie en Europe, et qui est inhumé dans le cimetière de Tunis. Le frère et la soeur qui ont légué leur collection connurent également très tôt l'Europe, et les grandes salles internationales de ventes leur étaient familières.

Les tableaux, les sculptures, les meubles anciens, les beaux objets qu'ils achetaient avec discernement et un goût très averti, ils s'en entouraient et *vivaient avec*, dans la vie quotidienne. Pour l'exposition de février dernier, on a tenté, dans la présentation des quelque deux cents numéros du catalogue (qui ne constituent qu'une partie de la collection), de reconstituer en quelque sorte l'atmosphère intime, *privée*, dans laquelle baignaient ces tableaux et objets chez les collectionneurs: *entreprise bien vaine*, il faut le souligner. Les grandes salles anonymes, les hauts plafonds et la froideur des lieux ne se prêtent guère à créer une ambiance d'intimité. De plus, les tableaux de chevalet et les sculptures au format réduit se trouvent fatalement *dépaysés* dans des salles aussi vastes. Reste en tout cas la qualité de ce qui est rassemblé ici, même si tous les tableaux ne sont pas toujours de tout premier ordre, et si certaines sculptures (Ian Stuart, John Wragg) ou certaines gravures et dessins (Gertrude Hermes, Sybil Kennedy) auraient pu sans dommage rester dans les réserves.

L'ensemble comporte des tableaux québécois et canadiens, de même que des dessins et des estampes; de la sculpture moderne européenne; et des objets d'art décoratif québécois et européens. À première vue éclectique, voire disparate, la collection n'en révèle pas moins des centres d'intérêt nettement délimités et s'avère au total assez unifiée, en séries cohérentes. La peinture, les dessins et les gravures nous montrent de petits paysages québécois des années trente de Bieler, deux beaux portraits de Holgate, une petite "Scène d'hiver aux Éboulements" de A.Y. Jackson; des John Lyman, Robert Pilot, Goodridge Roberts, Bercovitch, Brymner, Clarence Gagnon, Mulhstock et Philip Surrey. Avec, bien entendu, de nombreuses oeuvres de James Wilson Morrice, qui forment la plus grande part de cette section: une cinquantaine de tableaux et d'innombrables dessins, croquis et esquisses, de même que des objets lui ayant appartenu: l'inévitable palette de l'artiste, sa flûte traversière, un de ses parapluies (!)... Parmi les tableaux, quelques-uns sont remarquables (un petit panneau montrant un "Palais à Venise", le "Portrait de Léa Cadoret", une "Femme au parapluie bleu", "Terrasse à Capri", "Marché aux fruits à Tanger").

Les petites sculptures (souvent des maquettes) sont signées Armitage, Jean Arp (somp tueuse "Petite Vénus de Meudon" en bronze doré, de 1957), César, Lynn Chadwick, Chillida, Barbara Hepworth, Ipouste g u y, Henri Laurens, Maillol, Marino Marini, Minguzzi, Henry Moore (cinq pièces, dont une maquette aux admirables qualités de monumentalité pour "Trois éléments no 3: vertèbres"), et Zadkine. Excellent éventail, choix très éclairé. À côté de ces bronzes et de ces grands noms, un groupe de petites sculptures inuit ne fait pas piètre figure, personnages ou animaux désormais familiers, en pierre grise, noire, ocre, brune ou verte, et dont le modelé n'a jamais la facilité et, disons-le, la vulgarité qu'on connaît à tant de ces pièces.

Les arts décoratifs constituent une section importante, et la présentation est ici plus étudiée, peut-être, plus appropriée aussi. Du côté des objets québécois, quelques bons exemples d'orfèvrerie des 18^e et 19^e siècles (L. Amyot, Delzenne, Paul Lambert dit Saint-Paul, Pierre Huguet dit Latour, Salomon Marion, François Ranvoyzé, François Sasseville). Cinq beaux fauteuils et une jolie commode en arbalète (18^e s.). Pour ce qui est de la production européenne: orfèvrerie allemande, française et anglaise des 17^e et 18^e siècles; tabatières anglaises 18^e et 19^e; quelques objets du célèbre atelier de Carl Fabergé, dont deux étonnants flambeaux-comptiers néo-rococo, en argent et

verre taillé. La collection comprend également quelques magnifiques tapis de prières turcs du 19^e siècle; un ensemble de faïences françaises du 18^e (Moustier, Marseille); de la verrerie 18^e (Saxe, Bohême, Allemagne, Hollande, Angleterre).

Autant qu'elles enrichissent considérablement les collections du Musée des beaux-arts, ces pièces révèlent une mentalité de collectionneur à une certaine époque: ouverture et diversité du goût, et à la fois sagesse et tradition. On pourrait ajouter: le sens des valeurs sûres... Il n'y avait pas grand risque à acheter les petits Henry Moore, ou les Rodin, ou Arp, pas plus qu'à accrocher aux murs d'un bel appartement bourgeois des Jackson, Goodridge Roberts, ou Clarence Gagnon. Mais pourquoi bouder son plaisir? et comment chicaner des collectionneurs aussi généreux? Les mécènes de cette volée ne sont pas nombreux à Montréal... Et enfin, un excellent catalogue a été publié, qui rend justice au geste magnanime des Morrice; on pourrait signaler une erreur curieuse (p. 91): James Wilson Morrice n'était pas le grand-oncle des donateurs, mais bien leur oncle...